Travaux neuchâtelois de linguistique, 2001, 34/35, 141-152

Particules métadiscursives et autres modes langagières: des cas de changement linguistique[1]

Diane VINCENT
Guylaine MARTEL
Université Laval, Québec[2]

The present article focuses on the use of metadiscursive expressions and discourse particles that are produced in great numbers by Montreal speakers in different time periods and that have generally been regarded as language ticks. Elements of the first group make explicit the conscious state of speakers with respect to their language production; elements of the second group illustrate the fleeting and unstable character of language modes.

In analyzing the elements of both groups, we cover the two aspects of the problem before us: addressing the question of language awareness and showing the evolution of discourse particles which are an indication of this awareness.

The data on which our observations are made are taken from three sociolinguistic corpora created successively over time with the same Montreal francophone speakers: the Sankoff-Cedergen corpus (1971), the 1984 Montreal corpus and the Montreal 1995 corpus. Our analysis reveals that while both the frequency and the choice of particles vary with time, all of the speakers produce them, and that their production increases with age, regardless of sex or socioprofessional status.

Bien que nous sachions à peu près comment fonctionnent la variation et le changement linguistiques dans une communauté (Weinreich, Labov & Herzog, 1968; Labov, 1972, 1994), nous savons encore peu de choses sur les tensions qui régissent ces phénomènes chez chaque locuteur. En effet, l'évolution de la sensibilité (*language awareness*) aux normes, aux modes, aux changements de connotation des formes a été peu étudiée, probablement faute de corpus adéquats[3].

Les données sur lesquelles reposent les observations que nous faisons dans la suite de cet exposé permettent justement de rendre compte de cette évo-

1 Le présent article combine les communications présentées par chacune des deux auteures au colloque sur *La variation et le changement linguistique* de Neuchâtel en 2000, soit celle intitulée *La sensibilité aux modes langagière: le cas des particules discursives non standard* et celle intitulée *L'évolution du marquage de la sensibilité discursive*.

2 Département de linguistique et Département d'information et de communication, Québec, Qc, Canada, G1K 7P4.

3 Il est question ici de la sensibilité aux normes qui se manifeste spontanément dans le discours. Les études sur la perception de la norme sont, quant à elles, fort nombreuses.

lution, puisqu'elles sont tirées de trois corpus sociolinguistiques constitués successivement dans le temps auprès des mêmes locuteurs francophones de Montréal: le corpus Sankoff-Cedergren (1971) (Sankoff *et al.*, 1976), le corpus Montréal 1984 (Thibault & Vincent, 1990) et le corpus Montréal 1995 (Vincent, Laforest & Martel, 1995). A partir des quelques 350 heures d'enregistrement que totalisent ces corpus, nous avons analysé le comportement d'une douzaine de locuteurs ayant participé aux trois séries d'entrevues.

Notre attention porte plus spécifiquement sur l'usage d'expressions métadiscursives et de particules plus ou moins standard qui sont massivement produites par plusieurs locuteurs montréalais à différentes époques et qui sont ou ont été considérées comme des «tics» de langage. Les expressions métadiscursives rendent explicite l'état de conscience et de réflexion des locuteurs à l'égard de leur production langagière; les particules discursives utilisées en grand nombre dans le discours montrent, quant à elles, le caractère éphémère et instable des modes langagières. En les analysant, nous couvrons les deux aspects de notre problématique: aborder la question de la sensibilité à la langue et montrer l'évolution de particules discursives qui sont un indice de cette sensibilité.

Le processus de grammaticalisation des marques métadiscursives

La grammaticalisation est le processus par lequel une forme d'une catégorie lexicale ou grammaticale donnée migre vers une autre catégorie grammaticale; tel que formulé par Givón, le principe de grammaticalisation se résume simplement: «today's morphology is yesterday's syntax» (1971, p. 394). La grammaticalisation représente aussi le processus par lequel une forme cesse d'obéir aux restrictions grammaticales pour être contrainte par des restrictions d'ordre pragmatique et interactif. L'adoption massive et répétée de cette forme en transit subit une pression tellement puissante qu'elle en favorise la fixation dans sa nouvelle catégorie.

> The information provided by modal is bleached in comparison to that of their correlative lexemes. But there is a considerable increase in the pragmatic force of the particle lexemes concerned. (Abraham, 1991, p. 338)

Les expressions métadiscursives se placent sur un continuum allant des formes les moins grammaticalisées – que nous appelons les commentaires métadiscursifs – aux formes les plus grammaticalisées.

Les commentaires correspondent à des constructions discursives personnalisées, sémantiquement fortes, produites ponctuellement afin d'exprimer

l'état de conscience des locuteurs à l'égard d'un élément particulier du discours. Ils remplissent différentes fonctions dans le discours; ils indiquent notamment:

– que le locuteur juge à propos de nuancer un élément de son discours considéré comme imprécis ou ambigu (fonction de modalisation):

  Exemple (1)

  Elle m'avait tout donné sa maison. Bien tu-sais sa maison *c'est une manière de parler*. Ses tapis, son set [mobilier] de salon. [59'84]

– que le locuteur est à la recherche de l'élément le plus adéquat pour son discours (fonction de recherche):

  Exemple (2)

  Mon frère est mort. Puis ça mon frère ça a été le: *comment je dirais bien ça:* J'ai: j'ai eu plus de peine quand mon frère est mort que quand que mon mari est mort là. [59'84]

– que le locuteur veut ajouter son appréciation à l'égard d'un élément du discours (fonction d'évaluation):

  Exemple (3)

  C'est malheureux à dire, mais dans nos écoles: primaires en tout cas, c'est de la discipline qui se fait seulement. [34'71]

– que le locuteur croit nécessaire de justifier le recours à un élément plus ou moins usité – trop savant ou trop familier, par exemple – quant à la variété discursive qu'il utilise (fonction de justification):

  Exemple (4)

  Parce que le bout de bois qui m'était mon: entré dans le haut du mollet avec les années il était descendu jusque dans la cheville. Ça avait créé une fistule *comme on appelle* en: en langage médical puis ça s'est infecté évidemment. [117'71]

Nous postulons que les commentaires métadiscursifs sont entrés dans le processus de grammaticalisation parce qu'ils conduisent d'entrée de jeu à une interprétation plus pragmatique que ce que laissent croire leurs constituants sémantiques. Dans l'exemple (5), le locuteur signale, par son commentaire évaluatif, que ce qui va être dit va dans le sens contraire de ce qui est dit habituellement et peut être choquant ou désagréable. Objectivement, rien n'empêche le locuteur de taire ce qu'il *ne peut s'empêcher de dire*.

  Exemple (5)

  Moi je souhaiterais à tout le monde, d'avoir eu une vie aussi intéressante que la mienne puis d'avoir atteint des objectifs: *je peux pas m'empêcher de dire* financiers qui me permettent de faire ce que je veux. [75'84]

Les commentaires métadiscursifs se présentent sous de nombreuses formes dans le discours, mais peu sont émis plus de quelques fois. Sur le plan émotionnel, ils visent à montrer une propriété – inattendue, désagréable,

choquante, etc. – du constituant (*ça me fait de la peine de dire, c'est bien vilain de dire, je vais t'en conter une bonne, c'est difficile à dire, j'ai un peu honte de le dire*). Mais ils représentent un danger pour le locuteur: quand on qualifie soi-même son discours de vilain, de honteux, de prétentieux, on risque de se voir taxé de vilain, de honteux, de prétentieux. Alors pourquoi courir ce risque? Pour en contrer un autre plus important: celui de voir l'interlocuteur porter ce jugement sans qu'on ait pu l'atténuer. Les commentaires métadiscursifs évaluatifs ont un effet immédiat sur la conscience de l'interlocuteur, le guidant vers une interprétation à rejeter. De fait, plutôt que de fournir des munitions à l'interlocuteur, on les lui enlève. C'est parce qu'ils guident une interprétation pragmatique qui va au-delà de leur contenu sémantique que les commentaires sont, d'une certaine façon, dans un processus de grammaticalisation.

Les formes métadiscursives les plus grammaticalisées (*je veux dire, faut dire, c'est-à-dire*, etc.) qui se sont fixées dans la langue ont en grande partie perdu leur pouvoir expressif et ont pris les caractéristiques des adverbiaux. Elles peuvent même parfois perdre certaines de leurs composantes grammaticales et phoniques. Ainsi, *faut dire* perd le pronom impersonnel *il*; *je veux dire* n'est pas contraint syntaxiquement de gouverner une relative.

Dans la plupart des cas, on peut utiliser la forme selon sa fonction d'origine ou selon sa nouvelle fonction, comme en rendent compte les occurrences de *je veux dire* dans les exemples (6) et (7). En (6), l'expression conserve sa pleine valeur sémantique de «vouloir dire quelque chose»; en (7), bien qu'on puisse en reconstruire le sens, l'expression est affaiblie à la fois sémantiquement et phonétiquement. Il est beaucoup plus difficile de reconnaitre une marque quelconque de sensibilité discursive.

Exemple (6)

Ils sont pas pour me demander d'apprendre le japonais puis le chinois. <humhum> Je vous dis pas que c'est inutile d'apprendre les langues. C'est pas ça que *je veux dire*. Ça c'est le: je pense que c'est laissé à chacun. [34'71]

Exemple (7)

Quant à moi *je-veux-dire*: quelqu'un qui a toujours vécu dans un milieu intellectuel il parle pas de la même façon que: ou dans un milieu professionnel ou des choses comme ça, parle pas de la même façon: qu'un fils d'ouvrier mais *je-veux-dire*: c'est pas une raison pour qu'on se comprendrait pas. On finit par se comprendre on vit: *je-veux-dire* on a quand même: on vit pas en vase clos *je-veux-dire* on a des contacts quand même avec: avec tout le monde. [117'84]

Contrairement aux commentaires personnalisés (exemples 1 à 5), les formes figées (exemple 7) sont des marques *prêtes-à-porter* récurrentes dans le discours et leur fréquence d'usage est inversement proportionnelle à

leur puissance expressive. Elles sont aussi nettement moins évocatrices sémantiquement de la sensibilité discursive des locuteurs que le sont les commentaires. Ainsi, la fréquence d'occurrence de *je-veux-dire* en (7) est trop élevée pour que son plein sens soit chaque fois réalisé. De même, il est discursivement improbable que les 290 occurrences de *je-veux-dire* dans la seule entrevue de la locutrice #34 en 1984 correspondent à de vrais «ce que je veux dire» comme en (6). Si tel était le cas, la locutrice aurait passé plus de temps à s'introspecter et à métadiscourir qu'à parler réellement, ce qui serait insupportable pour l'allocutaire.

Ces formes figées sont appelées marqueurs ou particules lorsqu'elles agissent comme «des mots-outils» du discours.

> Elles interviennent dans le discours en vertu d'une organisation stable et rigoureuse, différente de celle de la phrase, mais se concevant selon des principes similaires. […] [Elles] remplissent une fonction discursive lorsque les relations établies atteignent une unité plus grande que la phrase et assurent la cohérence du discours. (Vincent, 1993, pp. 45-46)

Arrivées au stade de marqueurs, les formes sont des unités non descriptives, grammaticalisées, qui ont pour fonction de montrer conventionnellement telle ou telle propriété pragmatique de l'énoncé dont elles relèvent – ou qu'elles caractérisent. Elles apparaissent plus fréquemment dans le discours parce qu'elles spécifient une relation que le locuteur établit entre le contenu propositionnel de ses énoncés.

Dégagés de leurs contraintes syntaxiques, les marqueurs peuvent occuper la place des adverbes modaux. Il est possible qu'à une époque donnée, et chez certains locuteurs, cette charge modale, inversement proportionnelle à la fréquence, s'atténue considérablement.

Comme la plupart des formes qui atteignent un tel degré de grammaticalisation, *je-veux-dire* a également subi une perte de sens, à tel point qu'il peut maintenant fonctionner comme un ponctuant (Vincent, 1993), ces marqueurs qui jouent un rôle essentiellement rythmique dans le discours.

Le mouvement de désémantisation, de décatégorisation et de recatégorisation qui gouverne la grammaticalisation des marqueurs s'observe grâce à l'analyse diachronique de leur usage – en temps réel ou apparent –, analyse qui tient compte d'indices tels que:

– le contexte d'utilisation: dans certains contextes, il est impossible d'interpréter l'énoncé en fonction du sens premier de l'énoncé; dans d'autres contextes, seul le sens second rend l'interprétation possible;
– les positions syntaxiques non standard: les particules occupent des positions considérées comme agrammaticales;

– la fréquence élevée: bien qu'elle varient selon les formes et d'un locuteur à l'autre, les particules ont toutes une fréquence d'occurrence nettement plus élevée que la moyenne attendue;
– pour certaines d'entre elles, la réduction phonique («tu sais ce que je veux dire» se prononce «ts'v'dir»).

L'évolution des modes langagières

Toutes les particules analysées ci-après (*comme*, *disons*, *mettons*, *je veux dire*, *tu sais je veux dire*, *là*), à l'exception de *là*, sont saillantes, c'est-à-dire qu'elles ont fait ou font encore l'objet de commentaires métadiscursifs ou qu'elles servent à caricaturer le parler de certains groupes d'individus.

L'exemple qui suit comporte trois occurrences de *comme*:

Exemple (8)

[La locutrice explique à quel point la communication avec sa fille a été difficile à une époque]. Avant c'était: «Of: elle est pas comme moi» tu-sais. C'était *comme* «il y a rien à faire». Je démissionnais *comme*, sous prétexte que j'allais m'imposer, sous prétexte que: je respectais pas ce qu'elle était. [34'95]

Le premier *comme* est un adverbe standard qui marque la comparaison. Le deuxième est plus marginal: il introduit un discours rapporté, sous-entendant le verbe illocutoire «je disais quelque chose comme». On peut rapprocher cet usage à celui de *like* en anglais (Romaine & Lange, 1991) dans ce contexte, bien que les données soient insuffisantes pour déduire qu'il s'agit d'un calque; cependant, nous assistons peut-être aux premières traces d'un changement en cours. Le troisième *comme* est une extension possible d'une fonction attestée de *comme* qui modalise un adjectif par approximation. Ici, il modalise un verbe et se trouve en fin de syntagme, une position inacceptable en français standard. La sur-utilisation de la fonction de modalisateur et la post-position sont caractéristiques du parler des jeunes. L'avenir dira si cet usage s'installera dans la langue à demeure.

Exemple (9)

Mais peut-être que j'ai une perception aussi un peu biaisée parce que j'ai vécu ça entre: *disons* entre sept et vingt ans *disons*. [56'84]

Dans l'exemple (9), le contexte d'émission des deux *disons* amène à les interpréter comme des marqueurs d'approximation. Dans l'exemple (10), *disons que* joue le rôle plus traditionnel d'un marqueur de prise en charge et c'est *mettons* qui est utilisé pour indiquer la modalité approximative.

Exemple (10)

Ah *disons* que je vais courir: de à peu près huit heures et demie à dix heures pour: *mettons* faire la petite routine. Des fois je prépare le souper, pour que Normand quand il arrive il ait pas besoin de le faire. [7'95]

Je-veux-dire, tu-sais, tu-sais-veux-dire sont des formes qui ont joué un rôle dans la structuration des énoncés et dans la gestion de l'interaction entre les interlocuteurs. Encore une fois, la fréquence d'utilisation est symptomatique d'un usage de ponctuant, tout simplement parce que leur charge sémantique presque nulle montre qu'ils servent à découper les énoncés et à donner une scansion au discours. *Là*, bien que d'origine différente, joue le même rôle.

Les trois exemples qui suivent montrent comment certains locuteurs ont recours à différents ponctuants dans l'élaboration de leur discours:

Exemple (11)

Ça me fait mal de partir d'ici parce que: ça fait drôle *tu-sais* je connais la cave *tu-sais* comme le fond de ma poche, ma chambre. *Tu-sais* je sais que dans le fond de mon garde-robe il y a une planche qui fite pas [qui s'insère mal] parce que c'est là que j'ai passé mes fils de speakers [haut-parleurs] quand j'avais *tu-sais*. [126'84]

Exemple (12)

Mais les quatre premières années de classique, j'ai quand même rencontré des gens intéressants pour la première fois. Des professeurs: le-fun comme on dit. *Je-veux-dire*: entre autres: un homme et une femme, *je-veux-dire*: que j'ai trouvés: agréables. Mais: à part ça je: *je-veux-dire* j'ai eu le: l'éducation des: Bonnes-Soeurs *là*. [34'71]

Exemple (13)

Ah bien il y a le: Ça a rapport à mon bateau *là*: je veux aller prendre des cours de: communication *là* pour opérer les radios *là*. [2'95]

Nous passons maintenant à l'analyse quantitative, dans les limites permises par des données recueillies auprès de seulement 12 individus, groupe plutôt homogène quant à l'âge et le niveau de scolarité. Tous les chiffres donnés correspondent à des fréquences (nombre de particules par 1000 lignes de transcription) calculées afin de neutraliser la longueur différenciée des entrevues selon les années et les informateurs (une ligne correspondant à environ 14 mots).

Le tableau 1 prend en compte les particules que nous avons analysées.

Tableau 1: Distribution des formes selon les trois corpus

	1971 Âge 16-43 m = 25	**1984** Âge 29-58 m = 38	**1995** Âge 40-69 m = 49	**Commentaire sur la fréquence**
comme	5	50	109	en progression
là	1289	2187	2684	en progression
tu-sais	1114	1645	1431	en progression / régression
disons	47	12	8	en régression
je-veux-dire	342	236	183	en régression
mettons	48	34	50	plutôt stable
tu-sais-veux-dire	51	41	59	plutôt stable

Comme, dans son usage non standard, est en réelle progression. Il est cependant surtout utilisé par les jeunes locuteurs, un groupe non représenté dans ce corpus, mais que nous entendons quotidiennement et qui est lourdement stigmatisé par cet usage.

En 1971, *disons* est une particule surtout utilisée par les jeunes locuteurs et s'est peu propagée aux autres groupes d'âge. Déjà, en 1984, il affiche une fréquence beaucoup plus faible (Thibault & Daveluy, 1989). Ce changement de comportement vient probablement du fait qu'il a été, dès le départ, rejeté par les locuteurs qui sont associés aux normes de prestige.

Je-veux-dire est une particule utilisée surtout par les jeunes locuteurs les plus scolarisés en 1971 (Vincent, 1993). Elle est en progression en 1984, adoptée par les locuteurs des mêmes groupes d'âge, mais de groupes socio-économiques moins élevés.

Tu-sais-veux-dire est une particule nettement moins fréquente que ses deux composantes *tu-sais* et *je-veux-dire*; elle est également plus stigmatisée (Vincent, 1993). *Là* et *tu-sais* sont les formes les plus utilisées et les plus neutres socialement, c'est-à-dire qu'elles sont sans lien avec un sous-groupe quelconque (Vincent, 1993).

Les tableaux 2 à 5 présentent quelques cas de figure concernant certaines particules et les locuteurs qui les utilisent.

Tableau 2: Fréquence des particules discursives non standard pour le locuteur #104

	1971	1984	1995	Commentaire sur la fréquence
tu-sais-veux-dire	43	14	3	en régression
disons	63	10	3	en régression
tu-sais	366	658	511	en progression / régression
là	87	127	244	en progression

Le locuteur #104 délaisse *disons* et *tu-sais-veux-dire* pour les formes les plus neutres socialement: *tu-sais* et *là*. Il suit la tendance générale en ce qui a trait à l'abandon de la forme *tu-sais je-veux-dire*.

Tableau 3: Fréquence des particules discursives non standard pour la locutrice #34

	1971	1984	1995	Commentaire sur la fréquence
je-veux-dire	243	12	12	en régression
comme	0	48	99	en progression
là	35	78	84	en progression
tu-sais	11	129	61	en progression / régression

La locutrice #34 a le parler typique des jeunes plus scolarisés en 1971 (Vincent, 1993); elle délaisse *je-veux-dire* – devenu plus populaire en 1984 – et adopte *comme,* une particule caractéristique des adolescents et des jeunes locuteurs. Elle suit la tendance générale, mais l'instaure pour son groupe d'âge en ce qui a trait à l'usage de *comme*, pour lequel elle produit 99 des 109 formes relevées dans le corpus.

Tableau 4: Fréquence des particules discursives non standard pour le locuteur #65

	1971	1984	1995	Commentaire sur la fréquence
disons	66	3	5	en régression
là	109	106	115	stable
tu-sais	159	205	80	en progression / régression
bon	1	44	64	en progression

Le locuteur #65 délaisse *disons* entre 1971 et 1984 au profit d'une particule plus personnelle *bon*, avec laquelle il ponctue son discours. Il est hors norme, préférant une particule très spécifique, qui sonne «à l'européenne» dans le contexte québécois où il est utilisé. Il suit la tendance pour ce qui est de *tu-sais* et il utilise *là* de façon constante.

Tableau 5: Fréquence des particules discursives non standard pour le locuteur #92

	1971	**1984**	**1995**	**Commentaire sur la fréquence**
enfin	205	0	0	en régression
disons	32	32	19	stable
là	83	546	436	en progression / régression

Le locuteur #92 utilise, en 1971, une particule très personnelle, *enfin*, qui, comme *bon*, sonne européen; il la délaisse en 1984 au profit de la particule neutre *là*.

Conclusion

Les entrevues sociolinguistiques ont ceci de bon qu'elle permettent à un locuteur d'avoir un temps de parole nettement plus grand que ce que permet la conversation ordinaire. C'est dans ces longues répliques entravées seulement de signaux d'écoute que l'on trouve une production massive de ces particules sémantiquement affaiblies par leur fréquence d'usage. Il existe certainement une saturation, c'est-à-dire une fréquence au-delà de laquelle les particules sont perçues négativement, mais en de ça de cette saturation, elles sont peu remarquées. Sauf, bien sûr, si elles sont stigmatisées – comme appartenant au parler des adolescents, par exemple.

Tous les locuteurs produisent des particules discursives non standard, quel que soit leur sexe ou leur statut socio-professionnel. Ils en font plus avec l'âge, peut-être de la même manière qu'ils développent leur aptitude à raconter et à argumenter. Ce qui varie de l'un à l'autre, c'est le choix de la particule. Certaines particules ont passé l'épreuve du temps (*là* et *tu-sais)*, d'autres non (*disons* et *tu-sais-veux-dire*). Les changements ou la stabilité que subissent les formes ont un impact sur le stock de particules disponibles aux locuteurs et le choix n'est pas neutre. C'est pourquoi on peut conclure que les locuteurs sont sensibles à des normes de prestige implicites.

Les quelques enregistrements que nous possédons sur le parler des adolescents de 1995 révèlent que ceux-ci utilisent encore des *là* et des *tu-sais*, quelques *mettons*, peu ou pas de *disons* et de *tu-sais-veux-dire*, beaucoup de *comme*, et de *genre*. C'est ce dont rendent compte les exemples suivants tirés du corpus Montréal 1995:

Marie (15 ans):

– Ah puis: as-tu des carottes *genre* que tu pourrais me donner?

– Je suis juste écoeurée d'être *genre* une heure avant mes autres amis pour rentrer *tu-sais*. [J'en ai marre de devoir rentrer à la maison *genre* une heure avant mes amis]

Mathieu (13 ans):

– des fois *tu-sais* t'as *comme* pas de devoirs [scolaires]
– Elle est rentrée [dans le muret] en céramique *là comme*.
– Bon moi je trouve ça affreux les boudins [les anglaises]. (rire) Ça c'est mon choix *là tu-sais comme*.

Malheureusement, nos corpus sont déjà trop anciens pour qu'on puisse observer les *full* des adolescents de l'an 2000: *c'est full beau, il est full fru* (*frustré*) et pourquoi pas *c'est full vide man!*

Depuis les premières études de Labov, au début des années 1960, la sociolinguistique variationniste nous a donné à voir de nombreux phénomènes linguistiques en changement et en variation. En ce qui a trait au changement, les analystes ont montré la lente évolution de structures syntaxiques, d'une part, et des changements phonétiques fulgurants, d'autre part, ainsi que les principes généraux qui gouvernent ces transformations. En ce qui a trait à la variation, ils ont rendu compte de l'appropriation que des individus de sous-groupes divers font des formes en concurrence. Notre étude s'inscrit à la fois dans la lignée des études sur le changement et sur la variation: les formes sur lesquelles nous travaillons sont en concurrence dans la communauté québécoise francophone et suivent certains principes de changement. Pour interpréter le changement du point de vue linguistique, nous avons pris la position de la théorie de la grammaticalisation et pour interpréter le changement et la variation du point de vue de l'usage, notre position (et notre méthodologie) est résolument labovienne. Cependant, notre étude se démarque de la «tradition» sociolinguistique en ce qu'elle repose sur des données permettant des analyses en temps réel (sur trois générations de locuteurs) et qu'elle porte sur l'usage de formes relevant de l'articulation discursive de la langue parlée.

Les résultats ont permis de montrer qu'une même fonction peut être remplie par des formes diversifiées, arrivées au terme d'une trajectoire complexe et sélectionnées par des individus principalement pour des motifs relevant de l'appartenance à un sous-groupe social. Ils ont permis aussi d'observer que certaines formes se sont installées dans la langue à demeure alors que d'autres n'auront été qu'une affaire d'adolescents.

Cette étude marque l'amorce d'une réflexion quant aux chances de réussite à long terme d'une forme dans sa nouvelle fonction discursive. Ainsi, il nous semble que les formes introduites massivement à une époque donnée par des groupes fortement stigmatisés (les adolescents, par exemple) seraient de plus courte durée que celles qui sont moins saillantes. Une telle

hypothèse ne pourra se vérifier qu'à partir de données recueillies dans les années à venir.

Bibliographie

Abraham, W. (1991). The Grammaticization of the German Modal Particles. In E. Traugott Closs & B. Heine (éd.), *Approaches to Grammaticalization*, II. (pp. 331-380). Amsterdam: Benjamins.

Givón, T. (1971). Historical Syntax and Synchronic Morphology: an Archeologist's Field Trip. *Chicago Linguistic Society*, *7*, 394-415.

Labov, W. (1972). *Language in the Inner City*. Philadelphie: Pennsylvania University Press.

— (1994). *Principles of Linguistic Change*. Cambridge: Blackwell.

Romaine, S. & Lange, D. (1991). The Use of *Like* as a Marker of Reported Speech and Thought: A Case of Grammaticalisation in Progress. *American Speech*, *66*, *3*, 227-279.

Sankoff, D. *et al.* (1976). Méthodes d'échantillonnage et utilisation de l'ordinateur dans l'étude de la variation grammaticale. *Cahiers de linguistique de l'Université du Québec, 6*, 85-125.

Thibault, P. & Daveluy, M. (1989). Quelques traces du passage du temps dans le parler des Montréalais, 1971-1984. *Language Variation and Change*, 19-43.

Thibault, P. & Vincent D. (1990). *Un corpus de français parlé*. Québec: Université Laval.

Vincent, D. (1993). *Les ponctuants de la langue*. Québec: Nuit blanche.

Vincent, D., Laforest, M. & Martel, G. (1995). Le corpus de Montréal 1995. Adaptation de la méthodologie sociolinguistique pour l'analyse conversationnelle. *Dialangue*, *6*, 29-45.

Weinreich, U., Labov, W. & Herzog, M. (1968). Empirical Foundations for a Theory of Language Change. In W.P. Lehmann & Y. Malkiel (éd.), *New Directions for Historical Linguistics*. (pp. 95-195). Austin: University of Texas Press.